

Quels rapports existent entre le travail littéraire et une écriture de type plus utilitaire, ou comment la littérature peut-elle enrichir l'écriture ? Je vois deux éléments de réponse. D'abord l'écriture, quelle qu'elle soit, est une plongée dans la matière verbale. Quand je dis « plongée », je veux signifier le mouvement, la traversée d'une surface opaque, le remuement de sols où gisent des blocs, de la poussière. À la remontée, la phrase est là, elle se tient dans sa lumière, son équilibre juste. La langue charrie des matériaux de toutes sortes, l'écrivain doit se saisir de ceux qui lui conviennent pour exprimer sa pensée, et de ceux-là seulement. C'est cette forme juste qui va produire la beauté, l'harmonie.

Ainsi, d'un autre côté maintenant, l'aptitude en tant que lecteur à entrer dans les textes littéraires, à en ressaisir le mouvement initial de manière à participer au geste créateur, à comprendre ce qui fait la force et le caractère unique de ces textes, me paraît fondamentale pour quiconque entre en écriture.

En effet, l'écrivain public se mesure avec cette matière verbale. Même si la visée de l'écrit est utilitaire, il a affaire aux mêmes matériaux de base et son premier objectif est de construire quelque chose qui se tienne dans la coulée verbale et qui signifie, très exactement. Je dis « même si la visée est utilitaire ». Peut-être devrais-je dire, encore plus. En effet, il ne s'agit pas là seulement de produire un écrit qui soit satisfaisant pour la personne de l'écrivain, qui remplisse le but qu'il s'est fixé mais il s'agit de produire un écrit juste, parce qu'il sera percutant, persuasif, capable de faire basculer un destinataire. L'écrivain public a pour mission de produire de mini séismes. D'une lettre de motivation, d'une lettre de recours peuvent dépendre beaucoup de choses dans la vie d'un être humain. Ainsi, la capacité à trouver le bon mot, le rythme de la phrase, l'image saisissante même, va permettre à cet écrivain de réussir à faire avancer une situation, à débloquer quelque chose. Cela n'est pas donné, ne va pas de soi. La fréquentation régulière de la littérature facilite ce rapport à la langue.

C'est un rapport complexe, fait d'évidences – puisque nous parlons et écrivons, presque depuis toujours ! - et de béances. Soudain, le mot échappe, le mot sonne faux, la phrase est boiteuse. Soudain, je n'arrive pas à formuler ce qui me trotte dans la tête. J'observe que cette situation d'impuissance est la même pour l'écrivain, romancier, poète, que pour tout un chacun. Soudain, quelque chose nous manque. Notre réalité s'obscurcit, nous devenons opaques à nous-mêmes et le lien au monde se coupe. La littérature n'est peut-être que la tentative toujours renouvelée – j'entends 'rature' dans littérature – car jamais assez satisfaisante, n'atteignant jamais la plénitude du sens, pour restaurer un rapport harmonieux au monde, rapport qui passe par la langue.

Ainsi, ce qui fonde à mes yeux mon activité d'écrivain est aussi ce qui conduit une personne à aller chercher de l'aide auprès d'un écrivain public. Les mots manquent donc le rapport au monde est bancal. Ce qui conduit à la souffrance. Nous avons tous observé la satisfaction d'une personne qui repart chez elle avec « une belle lettre ». Que traduisent ces mots naïfs, sinon la conscience que quelque chose va se produire. La situation était prise dans la glace d'une impuissance, elle va pouvoir bouger, le courant salvateur de la vie revient. Ainsi, Flaubert pouvait jeter des brouillons toute une journée et ne retenir de tout son travail qu'un seul paragraphe : si l'écriture ne vit pas, ce n'est pas la peine. Or, vivre c'est aller à la rencontre de l'autre et produire des interactions.

Cela m'amène au deuxième élément de réponse. Le métier d'écrivain public est un métier de communication, il nécessite des qualités d'écoute, d'empathie. Il faut être capable de se mettre à la place de l'autre tout en gardant une distance critique. Il faut exercer son jugement sans juger la personne. L'écrivain public se fait le médiateur, au sens propre du mot. Il est celui par qui les mots arrivent.

L'écriture littéraire, je l'ai dit, procède d'une nécessité de restaurer un lien. Saint-John Perse disait : « À la question toujours posée au poète 'Pourquoi écrivez-vous ?' je réponds 'pour mieux vivre'. » J'ai fait mienne cette définition du travail d'écrivain qui est loin de m'apparaître comme une posture. En effet, tant de belles choses ont été écrites qu'on peut à juste titre se demander pourquoi tant de gens écrivent encore et publient des livres ! N'est-ce pas parce que l'écrivain, à chaque fois, est une personne à qui le sol manque et qui se raccroche à la bouée des mots ? Si le sol lui manque

ainsi, c'est peut-être qu'il est doué d'une sensibilité particulière, d'antennes très frémissantes qui le conduisent à éprouver le monde d'une manière particulière. Avant d'écrire, l'écrivain vit, ressent, observe, écoute. Il est en résonance avec le monde.

C'est par là aussi que le travail littéraire rejoint celui de l'écrivain public. Celui-ci a des antennes, il est capable de voir dans la personne ce qui va lui permettre de poser la bonne question, ou encore de détecter la vraie demande. Il me semble que le bon écrivain public, c'est-à-dire celui qui remplit efficacement sa mission, est quelqu'un qui a une écoute et un sens de l'observation très aigus. Être en résonance avec le monde et ceux qui essayent d'y trouver une place me paraît donc une nécessité commune à tous les types d'écriture.

Ainsi, je crois avoir montré que la littérature effectivement a à voir avec l'écriture quelle qu'elle soit. Il serait erroné de croire que l'écriture de type utilitaire est une sous-catégorie, de croire qu'il y aurait une fonction noble de l'écriture -appelée littérature- et une fonction pratique servant à la communication. Il me semble que depuis Babel, les écrivains ne font que chercher à s'entendre !